
COMPTES RENDUS

CHATEAUBRIAND, François-René de, *Síron túli emlékiratok (Mémoires d'Outre-Tombe)*, choix de textes, traduit par Judit Maár, Budapest, Osiris, 1999, 313 p.

Le présent volume propose, pour la première fois en langue hongroise, des extraits de l'ouvrage sans doute le plus important de Chateaubriand. La tâche imposée par cette traduction est gigantesque, de plusieurs points de vue. C'est avant tout une tâche morale : il faut toujours beaucoup de courage pour s'affronter à un texte majeur. Cependant, la vive affection que la traductrice éprouve pour l'auteur, lui a assuré une force suffisante pour mener à bien une telle entreprise. Ce premier « obstacle » vaincu, survient alors la difficulté que représente l'interprétation fidèle du langage réputé pur et soigné qu'est celui de Chateaubriand, qualité qui lui vaut d'être l'un des meilleurs prosateurs de la langue française. Son classicisme réside non seulement dans une expression claire et équilibrée, mais encore dans une structure complexe des phrases qui rend malaisée toute traduction se voulant fidèle au-delà même du niveau du contenu. Or, dans le cas d'un écrivain comme Chateaubriand, la seule approche acceptable pour le traducteur est celle qui envisage une transcription au niveau du style. C'est bien celle-ci qui a été adoptée par Judit Maár qui, grâce à sa parfaite maîtrise de la langue hongroise, a fort bien réussi dans ce travail. Un court passage du Livre Treize en porte témoignage : « a sírból felbukkanó első családi emlékek úgy vettek körül, mint az éjszakában összeseregglő kísértetek, hogy fölmelegedjenek egy gyászos máglya kihunyó fényénél » (p. 174), (« ces premiers souvenirs de famille, évoqués de la tombe, m'entouraient comme des larves accourues pour se réchauffer la nuit à la flamme mourante d'un bûcher funèbre »). La version hongroise rend avec la plus grande fidélité non seulement l'atmosphère souvent mystérieuse et parfois même franchement lugubre des mémoires de Chateaubriand – dont cette phrase constitue un exemple caractéristique –, mais elle traduit avec la plus grande exactitude les vocables sans en occulter aucun. Nous attirons l'attention sur le mot « larves » en particulier, employé très justement dans le sens premier du terme, signifiant les fantômes et non pas les animaux. Le mot hongrois « lárva » se prêterait pourtant facilement comme équivalent de « larve », piège évident dans lequel aurait pu tomber un traducteur moins attentif. Il arrive une ou deux fois que le souci d'exactitude nuit légèrement à la phrase hongroise. Juste avant le passage que nous venons de citer, on trouve ceci : « fejét kissé lehajtotta, mintha az órák súlya nehezedett volna erre a fejére » (*ibid.*). La répétition du mot « tête » se trouve en fait dans la version originale (« sa tête était un peu baissée, comme une tête sur laquelle les heures ont pesé »), mais alors que la reprise du substantif dans la proposition subordonnée est un procédé stylistique fréquent dans la langue française, en hongrois, cette répétition risque d'alourdir la phrase.

Le travail de traducteur s'accompagnait, dans le cas de cette édition, de celui du rédacteur. Pour des raisons d'ordre pratique, la traduction de la totalité des *Mémoires d'Outre-Tombe* n'était pas envisageable ; s'imposait donc d'emblée un travail de sélection. Malgré les inconvénients que représente la publication d'un ouvrage délibérément tronqué, cette solution éditoriale permet néanmoins de mettre en avant les préférences personnelles. Un ouvrage aussi volumineux que les mémoires de Chateaubriand embrasse nécessairement une thématique d'intérêt inégal pour le lecteur. Le travail de sélection, dû initialement aux nécessités pratiques, prenait de plus en plus l'aspect du régal d'un gourmand qui choisit les meilleurs morceaux d'une assiette, et aboutit à une sorte de « best of » des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Les critères de sélection sont amplement expliqués dans la postface : les priorités ont été accordées aux passages les plus personnels concernant d'une part l'enfance de l'écrivain, ses errances, ses voyages et ses années de solitude, et d'autre part, les réflexions diverses, ainsi que les portraits des personnages qui, pour une raison ou pour une autre, ont joué le rôle le plus important dans la vie de Chateaubriand. Conformément à cette division, la version hongroise contient trois parties. La première, consacrée à l'enfance et à la jeunesse, garde l'essentiel des dix livres de l'édition française qui retracent la vie de l'auteur jusqu'en 1800. La traductrice a bien fait d'exclure de la sélection les petits événements des années de collège, par exemple, et de garder par contre les passages sur les longues soirées passées au château familial de Combourg. Malgré le profond ennui et le malaise qui s'exhalent de ces pages, elles sont peut-être les plus caractéristiques de l'enfance de Chateaubriand. Quant aux voyages, la version hongroise contient le récit du séjour en Amérique qui a inspiré les grands textes sur la beauté sauvage de

la nature et des hommes. Le retour de l'auteur en Europe et sa brève carrière militaire n'ont pas été retenus pour la traduction, mais plusieurs chapitres consacrés à la relation des événements politiques en Bretagne (Livre 5) y figurent en revanche. La seconde partie contient les réflexions littéraires et politiques de Chateaubriand, ainsi que le récit de sa vie quotidienne après le retour de l'émigration. Ces chapitres, à valeur documentaire, représentent un très grand intérêt pour tous ceux qui veulent connaître l'état de la pensée au début du XIX^e siècle. Leur insertion dans la version hongroise était indispensable. La troisième et dernière partie est celle des portraits. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* consacrent en fait de longues pages à deux personnages emblématiques du début du XIX^e siècle, Napoléon et Mme Récamier. Le premier occupe six livres (Livres 19-24), alors que la seconde un seul (Livre 29) qui, en raison de sa relative brièveté, se trouve incorporé intégralement dans la version hongroise. Pour ce qui est de Napoléon, son portrait étant un peu long, les extraits en hongrois ne contiennent que le dernier livre que Chateaubriand lui a consacré. Ce choix revient donc uniquement à l'arbitraire de la traductrice, et nécessite peut-être une explication. En fait, dans ce Livre 24, l'auteur, qui a suivi la carrière de Bonaparte en respectant l'ordre chronologique, retrace la période d'après la défaite de Waterloo. Il montre l'Empereur déchu et abandonné qui quitte son château de Malmaison pour se rendre en exil, qui passe ensuite ses dernières années à Sainte-Hélène et qui meurt enfin entouré de quelques compagnons fidèles. Le passage s'achève sur les sentiments personnels de l'auteur à l'égard de Napoléon. Parmi les cinq livres, c'est le dernier qui relate la période la plus sombre de l'existence de l'Empereur ; c'est aussi celui où Chateaubriand peut donner ce qu'il a de plus personnel dans son jugement, débarrassé des contraintes de chroniqueur soucieux de rendre avec objectivité les événements successifs d'un règne. N'oublions pas qu'il est en train de retracer la carrière de son plus grand adversaire qui lui inspirait une rancune mêlée souvent de jalousie. Le voilà dans la position de « vainqueur » : c'est n'est pas lui qui a subi ce terrible échec et qui meurt relativement jeune. Le Livre 24 est imprégné d'un ton plus personnel qui l'élève au-dessus des autres livres consacrés à Napoléon : cette qualité explique et justifie sa place dans l'édition hongroise.

Ces trois parties que nous venons de présenter et qui définissent la structure de la version hongroise ne suivent pas la répartition appliquée par Chateaubriand. De plus, toutes trois portent un titre relatif au thème qu'elles regroupent : « Jeunesse, voyages », « Idées littéraires et politiques », « Portraits, relations ». Tout comme la structure tripartite, les titres ne viennent pas, eux non plus, de l'auteur. Pourtant, cette décision éditoriale, aussi arbitraire qu'elle puisse paraître, ne nuit aucunement à l'authenticité et à la valeur littéraire du texte ni aux principes créateurs de Chateaubriand. L'ajout des titres inventés est même nécessaire pour un texte abrégé, où l'omission de la plupart des passages dérangerait la netteté de la compréhension.

Les notes en bas de page permettent une lecture continue, tout en apportant des éclaircissements sur les noms propres et sur les références littéraires. Au reste, le fait que les notes venant de Chateaubriand lui-même, et qui sont donc insérées obligatoirement dans la version hongroise, portent le même système numérique de notation que les notes ajoutées par la traductrice, n'est qu'un détail secondaire. Les remarques de Chateaubriand sont toujours signalées entre parenthèses, mais il aurait été peut-être plus heureux d'avoir recours plutôt à un système différent : aux astérisques ou aux lettres.

De l'aveu même de la traductrice, le but de cette édition hongroise était de donner goût à la lecture de Chateaubriand. Ceux qui commenceront à connaître cet écrivain en lisant la présente traduction ne seront pas déçus et se tourneront sans doute vers ses autres textes disponibles en hongrois. La parution de ce livre de grande valeur est d'ailleurs une belle contribution de notre pays aux commémorations de 1998, à l'occasion du 150^e anniversaire de la mort de Chateaubriand.

ISTVAN CSEPPENTŐ

VAUCHEZ, André : *Saints, prophètes et visionnaires. Le pouvoir surnaturel au Moyen Âge*, Albin Michel, Paris, 1999, 276 p.

Depuis le début de sa carrière, André Vauchez se questionne sur les aspects non institutionnels de l'histoire des croyances, de celle surtout de l'Église catholique, et insiste sur l'importance des phénomènes surnaturels qu'il ne considère pas en eux-mêmes, mais toujours comme voies d'accès aux

aspects de la réalité d'une époque donnée, donc comme un instrument de la connaissance de l'histoire. Ainsi dans l'introduction de son nouveau livre, il proclame la nécessité d'une approche historique très fine des attitudes vis-à-vis du merveilleux. D'une part, une approche chronologique qui tient compte des différences existant entre les diverses époques, et de l'autre, une approche évolutive qui examine les différences entre les milieux sociaux et culturels à une même époque. C'est cette méthode de double approche qu'il utilisera dans ce livre pour aborder des questions concernant le surnaturel.

Le livre contient plusieurs études parues dans différents revues ou œuvres au cours des dernières années et qui seront complétées par d'autres chapitres formant ainsi un tout composé de trois grandes parties.

La première partie porte le titre: « La sainteté comme pouvoir ». L'auteur donne la définition de la sainteté (en mentionnant, comme il le fera à chaque question abordées les définitions données par d'autres historiens) et de ses attributs en présentant un modèle anthropologique fonctionnel qui transcende les barrières des diverses religions. Il énumère les différents types de sainteté et leur rôle au cours de l'histoire, élargissant l'horizon sur notre époque. Mais ses analyses sont centrées sur une période bien précise : les derniers siècles du Moyen Âge.

Il s'ensuit une étude minutieuse du miraculeux et son rôle dans la vie des individus et les groupes. Puis, l'auteur examine les étapes de la christianisation du miracle par l'Église. Il analyse aussi les changements de l'hagiographie (son but, sa mise en œuvre et son interprétation) en nuancant chaque fois les schémas évolutifs de tel ou tel phénomène.

Il reprend la problématique de la sainteté des lignes royales, les « beata stirps », et examine les causes de la propagation de cette idée ainsi que le sort de cette conception jusqu'aux XIII^e, XIV^e siècles quand elle devient anachronique. Il est important qu'il distingue clairement la notion de la royauté sacrée – qu'il n'accepte pas – et la sainteté de lignage.

L'auteur suit l'évolution des représentations figurées au bénéfice desquelles s'est opéré un glissement dévotionnel depuis les reliques dans la période examinée.

Dans la deuxième partie, l'auteur a classé sous le titre de « Attentes, paroles, actions : puissance et limite du pouvoir surnaturel » une série d'études autour de différents aspects du pouvoir surnaturel. Dans un premier temps, autour de l'idée eschatologique médiévale, on peut ainsi connaître les composantes eschatologiques de l'idée de la croisade et ensuite le rôle des visions et des prophéties dans le contexte religieux et politique de l'eschatologie. Nous pouvons ensuite suivre l'histoire du prophétisme médiéval depuis sa redécouverte, au XII^e siècle, comme instrument dans la lutte pour la direction de la société, jusqu'à sa mise en question par des théologiens du XIII^e siècle et sa marginalisation à la fin de ce même siècle. L'auteur présente ces différentes phases toujours avec l'explication des causes des changements et des exemples concrets grâce auxquels on peut connaître la vie et l'œuvre des grands prophètes comme Hildegarde de Binden, Joachim de Flore, Savonarole ainsi que Jean de Roquetaillade et Sainte Brigitte de Suède.

Dans la troisième partie intitulée « Les pouvoirs établis et le surnaturel », l'auteur élargit le thème déjà abordé dans les deux premières parties. Il examine plusieurs aspects quelquefois très différents de cette question en allant toujours des exemples vers les conclusions générales.

L'auteur décrit le culte des saints rois de Bretagne à propos de Charles de Blois, ensuite il analyse les raisons de la faible diffusion de « Révélation » de Sainte Brigitte dans l'espace français. Puis il décrit comment l'Église utilisait la sainteté comme arme contre l'hérésie avec l'exemple de la Vie de Marie d'Oignies et la recherche de légitimation aux origines de l'ordre dominicain. Dans un dernier temps, l'étude est consacrée au comportement des théologiens face aux prophéties à la fin du XIV^e siècle, et aux critiques, aux soupçons qui se posaient à propos de la sainteté dans les derniers siècles du Moyen Âge.

Pour résumer livre, citons une phrase de sa conclusion : en parlant du pouvoir surnaturel et du pouvoir institutionnel « il ne s'agit pas à nos yeux d'entités antagonistes, mais plutôt de deux pôles entre lesquels s'établit une tension dialectique permanente, selon les domaines et les époques ».

GABRIELLA PUSZTAI

DOAN POISSON, Cam-Thi, *Poétique de la mobilité. Les lieux dans Histoire de ma vie de George Sand*, « Faux Titre », n° 176, Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi B. V., 2000, 260 p.

Rien ne montre mieux le rayonnement de George Sand, bien au-delà de l'Europe et même des États-Unis (où les sandistes sont particulièrement actifs) que le livre tiré d'une thèse de doctorat soutenue à Paris par Cam-Thi Doan Poisson, jeune chercheuse d'origine vietnamienne¹. Dans sa préface (« De Hanoi à Nohant »), Nicole Mozet s'interroge sur ce qui a pu rapprocher l'un de l'autre, l'écrivain mort en 1876 et le jeune auteur : « Un beau matin, une jeune fille qui venait du Vietnam s'est inscrite dans le département de littérature d'une université parisienne. Lorsque la jeune Aurore Dupin est entrée au couvent des Anglaises, venait-elle de moins loin ? [...] Pour l'une comme pour l'autre, le monde est décentré – territoires à sillonner plutôt que paysages à contempler [...] L'espace sandien est entièrement gouverné par un besoin insatiable de circulation et de communication, qui va jusqu'au désir d'ubiquité. » On imagine facilement, en effet, que la jeune fille, marquée sans doute par les tourments de l'histoire de son pays lointain, était particulièrement sensible à cet aspect de la vision sandienne. Le sentiment de vivre dans un monde divisé et aussi, peut-être, chez toutes les deux, un certain sentiment de marginalité (fondé ou non, car enfin existe-t-il un centre ?) ont pu favoriser et rendre quasi nécessaire cette rencontre. La distance est parfois bénéfique, comme un regard venu de loin est parfois plus pénétrant. C'est ainsi que le goût et le sens du voyage, à la fois réel et spirituel – « coupure et réparation, deuil et reconnaissance, métamorphose, fuite et retour » – partout présent dans l'œuvre de Sand, pouvait être saisi et compris de manière toute naturelle par quelqu'un pour qui le voyage signifie assurément bien plus qu'un simple déplacement géographique.

La *Poétique de la mobilité*, comme son sous-titre le laisse entendre, vise essentiellement ce sommet de l'art sandien qu'est l'autobiographie qui, par son originalité et la beauté de l'écriture, a une place de choix dans l'extraordinaire floraison qu'a connue le genre intime tout au long du siècle romantique. L'auteur finit par saisir, cette fois dans son expression „ spatiale », un des aspects majeurs de la pensée romantique : le désir de l'effacement des frontières, celui de l'unité.

Comme toute bonne introduction, celle de Cam-Thi Doan Poisson avance la conclusion : « L'univers sandien [...] est fait de coupures et d'éloignements, lesquels forment une esthétique de Sand, celle de l'éclatement. Il ressemble à un corps morcelé, démembré. Les marques de la fragmentation, à la fois réelle et symbolique, s'inscrivent tout au long d'*Histoire de ma vie* : la mort du petit frère, du père, la coupure d'avec la mère et la ville natale, la séparation d'avec ses amants, les enfermements à Nohant ou à Paris, dans le couvent des Anglaises. C'est pourtant dans ce monde éclaté que l'on doit chercher l'origine d'une autre esthétique de Sand, apparemment paradoxale, celle du lien ». L'enfance sandienne est privilégiée dans l'analyse. Vécue dans le déchirement, partagée entre deux pôles, Paris et Nohant, géographiquement, culturellement et socialement opposés et présents jusqu'à l'intérieur de la famille par l'antagonisme plus d'une fois violemment hostile entre la branche maternelle et paternelle, cette enfance a joué un rôle déterminant dans la « formation spatiale » de la future George Sand. Ses va-et-vient continuels, comme ceux de son père – même si c'est pour des raisons et à des niveaux différents – convergent vers le même but : créer la communication (désir extrêmement puissant chez l'enfant) entre ces différentes sphères du monde. D'où aussi, fait remarquer l'auteur, leur goût comme leur maîtrise de l'écriture épistolaire « à laquelle la distance et la séparation les ont habitués ». George Sand apparaît sous cet aspect comme douée d'un « pouvoir spatial plus qu'exceptionnel » et c'est d'autant plus significatif que l'espace sandien, nourri d'une existence particulièrement riche en expériences, finit par ne plus être divisé en deux pôles seulement, mais en multiples régions. Ce qui n'est pas sans conséquence sur l'imaginaire de l'écrivain. Le goût du voyage, de l'aventure, la quête de la liberté, le désir d'être à la fois ici et ailleurs, prennent la forme d'images fort suggestives comme celles des ponts, des rivières, des gués – autant d'espaces frontaliers où se manifeste aussi le contact avec le monde invisible (le fantastiques et le merveilleux). « C'est là, écrit l'auteur, que s'inscrivent toutes les notions de passage, d'intermédiaire, de transition, et que s'exprime le caractère extrêmement dynamique de la frontière sandienne. Sa fonction

¹ C'est à elle également qu'on doit l'introduction du tome 7 d'*Histoire de ma vie*, dans une nouvelle édition en cours qui reproduit l'édition originale de 1854-1855 (Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2000). À propos du rayonnement de George Sand, rappelons aussi, entre autres, sa présence dans les recherches en Italie (due surtout à Annarosa Poli), aux Pays-Bas (un groupe de recherches animé d'abord par Françoise van Rossum-Guyon, puis par Suzanne van Dijk, au Canada (Jeanne Goldin, Eric Paquin) et en Corée (les travaux surtout de Yi Jai-Hi).

n'est pas de clôturer, mais de faire passer, de faire rencontrer. L'aventure sandienne a lieu dans les confins. L'écriture sandienne travaille dans cette marge en renonçant au centre ».

Dans cet espace, « menacé par le fragmentaire » et « hanté par le lacunaire », circulant entre « le plein et le vide », où « le mouvement, la métamorphose, le progrès » sont des mots-clés, l'auteur voit une expression particulière de la « sagesse romantique », laquelle, tout en assumant les déchirements, ne cesse de rêver à une nouvelle harmonie. George Sand est de ceux qui poussent le plus loin « le rêve de l'harmonie, parfois jusqu'à l'utopie, par l'alliance entre les classes et la mixité des sexes, et en partie grâce à [la] fascination pour le merveilleux ».

L'importance de l'oiseau dans l'imaginaire sandien, omniprésent dans toute l'œuvre – symbole d'une perception du monde et d'une poétique de la mobilité partagée entre ciel et terre – n'est pas une découverte nouvelle. Ce qui, en revanche, est original, c'est la notion d'« écrivain-passeur » appliquée à George Sand. Celle-ci, dans l'espoir de ménager un pont, ne cesse de passer d'un univers à l'autre, d'une culture à l'autre, de la périphérie au soi-disant centre. Dans cette optique, la conception de la littérature elle-même apparaît comme un *passage*, comme une *traduction*. Le caractère conscient de cette « stratégie de médiation » trouve entre autres une justification frappante dans l'avant-propos de *François le Champi*, un des romans champêtres de Sand, où la discussion des interlocuteurs porte sur les problèmes du langage, sur les possibles moyens d'exprimer le rapport entre *littérature* et *nature*, *connaissance* et *sensation*, pour établir une *communication* entre « deux états opposés de l'existence des choses et des êtres, entre le palais et la chaumière ». La littérature ainsi conçue est essentiellement dialogue, elle se situe comme la traduction entre la *transcription* et l'*invention* ; et l'écrivain, occupant un lieu d'intermédiaire, est chargé d'un travail de réunification : réconcilier les cultures, établir une liaison entre le réel et l'imaginaire – et, croyons-nous, jeter aussi un pont sur les rives des époques lointaines.

Les analyses fines et pénétrantes, qui ne négligent ni la beauté du texte ni la rigueur critique, invitent le lecteur d'une manière à la fois agréable et savante à la découverte (ou à la relecture) de ce monument de l'autobiographie romantique. Ce livre sur George Sand, « écrivain-passeur », est un véritable livre-passeur...

L'ouvrage est complété par une ample bibliographie concernant l'œuvre sandienne, le genre autobiographique et la problématique de l'espace, ainsi que d'un index.

ANNA SZABÓ

CLÉMENT, Bruno, *Le lecteur et son modèle*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Écriture », 1999, 273 p.

Voltaire lit Blaise Pascal, Victor Hugo lit William Shakespeare, Jean-Paul Sartre lit Gustave Flaubert ; dans chaque lecture, une vie entière s'épanouit et donne naissance à une *connexion intime* du texte lu avec le texte qui voit le jour après la lecture. C'est l'énigme du rapport entre *récit* et *commentaire* qui préoccupe l'auteur dont l'ouvrage est publié dans la Collection « Écriture », collection récente de l'imprimerie française dont chaque volume se propose de dégager les aspects essentiels d'une question théorique éclairée par l'analyse d'un certain nombre d'œuvres. Bruno Clément, maître de conférences à l'Université de Paris VIII, est auteur de *L'Œuvre sans qualités, Rhétorique de Samuel Beckett*, ouvrage paru chez Seuil en 1994.

Observer la connexion intime entre récit et commentaire, caractériser le *rapport* du texte qui commente avec le texte commenté – c'est le propos du *Lecteur et son modèle* . Chacun des textes d'un Victor Hugo, textes « primaires », est susceptible de devenir objets de commentaire, « textes sur », textes « secondaires ». Cela peut être le cas des ouvrages de tous les auteurs dont le nom est lié à des mémoires, des romans et des poèmes : des textes au statut ambigu dans le sens où ils invitent à envisager la distinction « primaire/secondaire ». Voltaire lecteur de Blaise Pascal, Hugo lecteur de William Shakespeare, Sartre lecteur de Gustave Flaubert – les trois études de Bruno Clément visent à examiner la secondarité de chacun des textes-commentaires à la lumière des textes primaires qui les environnent. Il invite à dénouer le problème de la relation entre un auteur et un autre, entre un texte et un autre, entre un sujet et un objet : il essaie de comprendre leur conversation qui dure jusqu'à la mort. À juste titre, car il s'agit d'une question de vie et d'écriture : le dernier texte porté à l'impression par Voltaire avant sa mort

consiste en plusieurs nouvelles remarques sur les *Pensées* de Pascal ; *William Shakespeare* de Victor Hugo est publié près de quarante ans après la Préface de *Cromwell* ; concernant ses idées sur Gustave Flaubert, deux volumes auraient dû suivre *L'Idiot de la famille* de Sartre, deux volumes qui n'ont jamais vu le jour.

Trois paramètres sont proposés par Bruno Clément pour caractériser un commentaire, malgré toute complexité d'une telle entreprise. Un premier critère est celui de l'*identité* du commentateur et de l'auteur du texte commenté. Dans des cas exceptionnels, les deux auteurs sont une seule et même personne ou bien il s'agit de l'anonymat de l'un des deux protagonistes. L'ignorance de l'identité – dit Bruno Clément – n'empêche évidemment pas l'identité. Un deuxième critère, rattaché au problème du choix de l'objet, concerne la *discipline* des deux textes en question. Un même texte peut donner lieu à des commentaires relevant de disciplines différentes, de même, à propos des textes très divers, des commentaires bien convergents peuvent naître de la discipline d'origine du commentateur (linguiste, philosophe, sociologue, etc.). En ce qui concerne le choix de l'objet, Bruno Clément distingue entre étonnement modal et thématique quand il donne l'exemple de Francis Ponge et de Roland Barthes. *Pour un Malherbe* constitue dans l'œuvre de Francis Ponge la seule tentative de commentaire : ce qui donne lieu alors à l'étonnement dans son cas, c'est le fait de commenter ; la conjonction des deux poètes est moins surprenante que la préface de Roland Barthes, théoricien de la littérature, à la *Physiologie du goût* d'Anthelme Brillat-Savarin, gastronome raffiné. La superposition, dans un cas pareil, des deux premiers critères (celui de l'identité et de la discipline) n'est pas exclue par l'auteur de l'ouvrage dont le style vif et naturel relie théorie littéraire et lecture délectable : « Dis-moi qui tu commentes... ».

Concernant le troisième paramètre nécessaire pour caractériser un commentaire, le critère *générique*, Bruno Clément explique que la fin du commentaire rend le plus souvent clair le choix de son genre, qu'il s'agisse d'une lettre fictive, d'une biographie, d'une préface, d'un article de journal ou d'un discours commémoratif. Il distingue, sur ce point, entre commentaires au premier degré dont l'objet peut être désigné en dehors de toute pensée du commentaire, et commentaires au second degré, commentaires de commentaires (comme par exemple les études de son propre ouvrage). Symétriquement aux trois critères de l'analyse du commentaire, il souligne de vives instances l'importance du *rapport* que le texte commenté et le texte qui commente supposent ou qu'ils inventent ; la connexion intime qui inquiète le commentaire et qui lui donne naissance. Pour examiner un commentaire défini à partir des trois paramètres, il propose également une approche en termes rhétoriques, et cherche à scruter la *figure* du commentaire. Le mot *figure* est entendu au sens où l'entend Michel Deguy : « au sens premier du *logikon* grec, c'est-à-dire du penser-parler-en-langue ». Le « penser-parler-en-langue » prenant ici pour objet « l'autre que moi » (et non « le monde où je suis, non moi-même qui suis au monde »), la figure du commentaire n'est pas une figure ordinaire. La relation intersubjective du monde et du soi, en quête d'une figure, constitue la logique secrète du commentaire et forme le sujet du livre de Bruno Clément.

ANDRAS DESFALVI-TÓTH

Les Hongrois et l'Europe : Conquête et Intégration, Paris/Szeged, Publications de l'Institut Hongrois de Paris, 1999, 499 p. + cartes et Arbre généalogique des Árpadiens.

L'ouvrage est en fait la publication des actes du colloque portant le même titre, organisé par l'Université József Attila de Szeged et le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, élargie par d'autres contributions ayant pour sujet l'histoire, l'archéologie, la linguistique ou la littérature.

Le classement des vingt-quatre textes, précédés par un avant-propos de Jean Perrot et par l'introduction de Gyula Kristó, a été réalisé en deux parties dont la première, qui s'intitule « Conquête, installation et coexistence » fait le point sur les recherches relatives à la préhistoire hongroise et présente par conséquent l'analyse d'une situation initiale d'un « peuple nomade endurant avec courage la fatigue et les difficultés, bravant la chaleur et le gel ainsi que la privation du nécessaire » (Léon le Sage, empereur de Byzance, vers 905), un peuple caractérisé par l'absence de sédentarisation, tandis que la deuxième relate les événements concernant l'« Intégration des structures politiques, ecclésiastiques et culturelles », donc la mise en place des structures politiques, l'organisation de la vie religieuse et les débuts de la production littéraire.

Déjà dans l'Introduction (« L'An Mil : Changement de régime en Hongrie ») les étudiants et les chercheurs du domaine « hungarologique » trouvent de quoi apaiser leur faim. L'étude de Gyula Kristó en guise de préambule embrasse brièvement les quelques siècles décisifs de la transformation d'un empire nomade réparti en clans et en tribus – système renforcé par des liens de sang et caractérisé par des épithètes comme nomade (déjà mentionné) et païen – en royaume chrétien, dû au seul mariage d'Étienne fils de Géza et de Gizella, sœur cadette du nouveau duc de Bavière et fille de l'ancien. Un changement qui s'est produit au prix de violences et de sacrifices souvent sans raison (des missionnaires trop zélés crevèrent les yeux de nombreux récalcitrants, etc.).

En quoi consistait donc la rébellion contre la nouvelle foi de nos ancêtres appelés jadis des *Turks* par l'empereur de Byzance ? L'étude de László Szegfű sur le *Monde spirituel des Hongrois païens* semble nous en donner en partie la réponse. Ainsi ce peuple brutal, impie et vagabond, représentant pour les chrétiens contemporains souvent « les fouets vengeurs du Seigneur », adoptait une religion vénérant avant tout la mort, les défunts, les puissants esprits ancestraux, qui sont des objets de crainte, et dont on se protège par tous les moyens possibles tels que ceux des coutumes funéraires comme par exemple la veille (!) auprès d'un mort pour éviter que son âme ne prenne la place de celle qui quittait, selon leur croyance, temporairement le corps de la personne sombrant dans le sommeil. L'esprit du mort sortant du corps errait donc librement, élisait domicile où il voulait, dans des arbres et des herbes, dans certains objets naturels ou fabriqués (*fétichisme, culte des idoles et des amoulettes*) ou dans des êtres vivants (*croyance totémique*) et intervenait selon son propre gré en faveur ou contre ses descendants. Ainsi l'homme païen aurait pu se trouver à la merci des « revenants » sans l'institution du chamane, « l'homme-fétiche vivant », qui, comme trait caractéristique, possédait des os supplémentaires et qui, jusqu'à sa septième ou huitième année n'avait absorbé d'autre nourriture que du lait et qui, bien entendu, était le seul à voir l'arbre du monde, l'arbre sans sommet et était capable d'entrer en contact avec les esprits de l'autre monde, enfin le seul à pouvoir influencer les événements sur la voie voulue.

En mesurant bien les avantages et les inconvénients de cette croyance (le prince Géza, père du roi Saint Étienne sacrifia au vrai Dieu et aussi aux faux dieux !), est-ce vraiment une foi qui peut sérieusement servir de contrepoids à la chrétienté ? Mais alors pourquoi les conflits, les soulèvements et les révoltes sanglants (1046, 1060-61) ? À part le processus de l'asservissement et de l'appauvrissement des masses, un autre fait peut être soupçonné d'avoir contribué au déclenchement des révoltes et c'est l'« évangelisation » (*εὐαγγέλιον* veut dire « bonne nouvelle » !) des Hongrois, qui, organisée d'en haut, a été, semble-t-il, un processus dynamique, efficace et souvent impitoyable, qui a fait appel aux étrangers et qui a beaucoup utilisé non seulement leurs paroles, mais également leurs armes (cf. l'étude de Sándor Csernus, *La Hongrie, les Français et les premières croisades*). L'ouvrage démontre entre autres qu'après de nombreux conflits et affrontements, au fur et à mesure que la chrétienté se cristallisait dans le pays (fin du XII^e, début du XIII^e siècle), à la volonté d'adaptation qui se manifestait clairement dans les actions de nos rois (saint Étienne, Ladislas I^{er}, Béla III, András II) s'ajoutait petit à petit celle du peuple. Toutefois n'oublions pas que les actes des rois (cf. l'étude de Gergely Kiss, *La Fondation de l'abbaye bénédictine de Somogyvár* par le roi Ladislas I^{er}), servaient non seulement l'évangelisation mais avaient surtout des fins politiques. Mais après ce bref détour, retournons à l'origine de l'installation des Hongrois anciens dans le bassin des Carpates, ou voyons plutôt les causes de leur arrivée.

Gyula Kristó dans son étude intitulée *La conquête hongroise : réalité et tradition*, nous trace le dessin d'une espèce de jeu de cubes (d'une chaîne de dominos) dont la première pièce tombée entraîne la chute des autres. Ainsi, partant de l'analyse de plusieurs sources contemporaines ou proches (écrites en latin, en arabe, en grec et en slave), il déduit que le facteur qui a déclenché la conquête hongroise pourrait être localisé aux environs de la mer d'Aral où le souverain Ismaïl ibn Ahmad par une guerre de razzias a renforcé la position des Ogouzes alliés aux Khazars. Ces derniers ont occupé alors les terres des Pétchénegues, qui, à leur tour et à la demande du souverain bulgare Siméon, se sont emparés des terres des Magyars situées à Etelköz. Les Magyars n'étant pas un peuple sédentaire et agricole acceptant la défaite et se soumettant au vainqueur, ont été par conséquent amenés à se déplacer vers l'ouest et à trouver un nouveau pays dans le bassin des Carpates. Ainsi l'historiographie hongroise apparue relativement tard (*Anonymus*) semble refléter une tradition malheureusement déformée par rapport à la réalité.

Parmi les tribus ou les peuplades non finno-ougriennes qui avaient accompagné nos ancêtres, seuls les Kabars sont mentionnés dans les sources contemporaines. D'où viennent donc les Sicules (*székely* en

hongrois, *siculus* en latin, un mot dont on ne connaît pas l'étymologie) qui vivent actuellement dans la région orientale de la Transylvanie ? Telle est la question à laquelle Zoltán Kordé cherche à trouver une réponse dans son étude intitulée *Kabars, Sicules et Pétchénegues. Les Hongrois et les auxiliaires militaires (IX^e-XII^e siècles)*. Selon son hypothèse, leur nom dériverait du nom *Āskāil* qui désignait une tribu des Bulgares de la Volga, une origine en étrange rapport avec celle des tribus kabares. De cette façon, les Sicules auraient fait partie des trois tribus mentionnées composant le peuple des Kabars, et en auraient été même la tribu dominante ! Quant à leur langue, ils parlaient hongrois dès le Moyen Âge, une langue parlée dès la période proto-hongroise par un « peuple [qui] n'a jamais présenté de faiblesses en nombre, en force vitale ou dans la défense de ses intérêts... » (Loránd Benkő, *La situation linguistique des Hongrois de la conquête et ce qui en résulte*). Par ailleurs, la production littéraire d'un peuple dépend de façon évidente de l'« état » de sa langue. L'étude de Klára Korompay (*Naissance des premiers textes hongrois*) nous conduit d'une façon suggestive dans le monde de l'écriture d'abord à « encoches », des « documents », des pré-textes qui n'ont encore rien à voir avec la littérature proprement dite, mais qui sont tout de même des messages à caractère concret, transmettant des informations sur un événement donné. Puis, avant d'arriver à la période arpádienne (XI^e-XIII^e siècles) avec ses « vrais » textes cette fois-ci écrits non en latin, mais en hongrois, nous assistons à l'apparition des « éléments sporadiques », éléments qui représentent une sorte de diaspora de mots hongrois dans un document rédigé en latin. à la fin de ce bref panorama visant les débuts de la littérature, nous trouvons les textes originaux de l'*Oraison Funèbre* et de la *Complainte de Marie* ainsi que leurs traductions françaises.

Les premiers pas vers l'intégration de la Hongrie dans le nouveau cadre européen ont été sans aucun doute fait par le premier roi « très-chrétien que l'on connaît jusqu'aux terres lointaines et dans les grandes villes célèbres, grâce à sa bienveillance et à ses mérites dans la construction des églises », saint Étienne (cf. l'étude de Ilona Sz. Jónás, *Sainte Étienne et l'Europe*). Son œuvre ne consistait donc pas seulement dans la christianisation du pays, sa renommée s'accroissait encore du fait qu'en participant à l'enthousiasme religieux de l'Europe de l'An Mil, et non content d'assister les pèlerins étrangers qui traversaient désormais son pays vers Jérusalem, il incita ses propres sujets à participer aux pèlerinages. Il a même fondé dans ce but trois ou quatre hospices, pour les accueillir à l'extérieur du pays, des fondations qui ont pendant longtemps subsisté et qui ont ainsi contribué à la consolidation de l'Église en Hongrie.

À part cette image du *rex iustus*, figure charitable et pacifique, il convient de présenter également les traits combattifs de ce même roi, car sa fonction apostolique ne consistait pas seulement à propager la foi et à diriger les affaires de l'Église et les saintes troupes qui œuvraient pour elle, mais – comme le démontre l'étude de Gábor Klaniczay (*Rex iustus. Le saint fondateur de la royauté chrétienne*) –, aussi à frapper d'une main ferme et sans merci les ennemis intérieurs de sa nouvelle politique ouvrant ainsi la voie à un nouveau type de roi saint, au victorieux *Miles Christi*. Une image qui ne convenait pas seulement à saint Étienne, mais aussi à Ladislas qui, descendant de la branche arpádienne de Vazul revenu d'exil, et renversant le pouvoir de Salomon, roi légitime, a été contraint de créer, pour contrebalancer sa position illégitime à plusieurs titres, un culte autour de la personne d'Étienne.

La Hongrie et les Hongrois, selon l'étude de Imre Szabics, *La Hongrie et les Hongrois dans Le Petit Jehan de Saintré d'Antoine de La Sale*, sont considérés de deux façons dans les chroniques et les œuvres littéraires françaises du Moyen Âge. Ou bien défavorablement comme ennemis païens des Français dans les ouvrages plus anciens (*La Chanson de Roland, La Chanson d'Antioche, Li romans de Garin le Loherain*, etc.), ou bien favorablement comme un pays et un peuple tout à fait chrétiens et civilisés dans les ouvrages nés au cours des XIII^e-XV^e siècles (*Berte aus grans piés, Renaut de Montauban, Girart de Vienne*, etc.). Ladislas I^{er} (*Szent László* en hongrois), roi-chevalier canonisé en 1192, à l'époque décrite par Antoine de La Sale dans son œuvre intitulée *Jehan de Saintré* ou *Le Petit Jehan de Saintré* était très honoré en Hongrie (sous le règne de Louis I^{er} de Hongrie et de Sigismond de Luxembourg) pour ses exploits chevaleresques et ses faits d'armes contre les Coumans païens. Il est donc à supposer que c'est son nom qui a pu servir de cri de guerre dans une bataille acharnée, menée par des royaumes chrétiens contre les Turcs en Prusse (!). Ce fameux cri de guerre, d'ailleurs interprété « Saint Lancelot » par Antoine de la Sale, celui du *roy de Honguerie*, vu les circonstances énumérés plus haut, recouvrait certainement le nom hongrois *Szent László*.

Après ce bref panorama de la présence de la Hongrie dans la littérature française, et avant de terminer le compte rendu, il convient de noter combien il était impossible de parler de toutes les études insérées

dans l'ouvrage d'ailleurs enrichi par une orientation bibliographique, un lexique historique, des tableaux, des cartes et des tables généalogiques.

LILLA ZILAHÍ

KELEMEN, Jolán, *De la langue au style. Éléments de linguistique contrastive français-hongrois*, Nyíregyháza, Bessenyei György Könyvkiadó, 2^e édition revue et augmentée, 1999.

Qui ne connaît pas *De la langue au style* ? L'énorme majorité des francisants de Hongrie ont été étudiants de son auteur, Mme Jolán Kelemen – à moins de l'avoir été indirectement, c'est-à-dire par leurs professeurs, eux-mêmes disciples de Kelemen. Le matériel du livre et son approche du sujet sont donc présents dans l'enseignement hongrois depuis de longues années.

De la langue au style. Éléments de linguistique contrastive français-hongrois réunit des articles traitant divers domaines de la linguistique française. Ces articles ont en commun le regard contrastif non seulement indispensable dans la formation des francisants allophones, mais aussi inéluctable dans une recherche où la linguistique française désire profiter des résultats provenant du contraste avec d'autres langues.

Ce volume a été publié pour la première fois aux éditions Akadémiai Kiadó de Budapest en 1988. La deuxième édition revue et augmentée est parue aux éditions Bessenyei György Könyvkiadó de Nyíregyháza en 1999. Comparée à la première, on y trouve trois chapitres supplémentaires : sur le subjonctif, sur la modalité et sur l'ambiguïté. L'auteur fait appel à la littérature spécialisée la plus récente.

Le chapitre sur le subjonctif porte un titre éloquent : « Approche contrastive du subjonctif, ce mode ambigu aux temps ambigus ». (Paul Imbs aussi a bien parlé d'« horreur sacrée » au sujet de ce mode.) L'auteur démontre que les caractéristiques du subjonctif français, marqué plus aspectuellement que temporellement, le rapprochent du système verbal hongrois et l'opposent à l'indicatif français.

Le chapitre sur la modalité apporte un complément heureux à l'ancien chapitre « Réflexions sur l'aspect et le temps ». Ensemble, ils donnent une vue complexe des formes verbales, dont les valeurs temporelle, aspectuelle et modale sont inséparables.

Le chapitre sur l'ambiguïté porte sur le lexique, l'orthographe, la phonétique, la prosodie, la morphosyntaxe – bref, c'est pratiquement une coupe transversale de tous les domaines examinés dans l'ouvrage et de tous les points de vue utilisés.

Dommage que cette deuxième édition soit moins plaisante dans sa présentation : l'économie de papier a abouti à des pages plus serrées, à des feuilles plus fines et à une exécution brochée. Comme si cette deuxième édition était une version abrégée en livre de poche alors qu'elle est justement plus riche dans son contenu que la première.

Ouvrage destiné aux universités, *De la langue au style* sera désormais disponible – nous l'espérons – en un nombre d'exemplaires suffisant ; ainsi tous les francisants de Hongrie (enseignants et étudiants) pourront se le procurer.

PETER BARTA

ROOS, René Colonel : *Souvenirs des années 1939-1945. Première partie : Évasions ; Deuxième partie : Résistance en Hongrie, combats en Slovaquie*. Paris, Édition des Écrivains, 1998, 140 p.

Bien que les faits relatés dans cet ouvrage remontent à plus de cinquante ans, l'auteur – comme il l'explique dans la Préface – a attaché une grande importance à ce que « ces événements hors du commun ne tombent dans l'oubli » (p. 9). Étant donné qu'une grande partie de ces « événements » a eu lieu dans la Hongrie de la deuxième guerre mondiale, les mémoires de René Roos ne sont pas sans intérêt pour les historiens hongrois spécialistes de cette époque. D'autant plus que l'oeuvre, écrite après de longues années de recherche, contient moins d'imprécisions et de lieux communs sur la Hongrie, qu'en général celles composées par un étranger.

En effet, René Roos ne raconte pas que ses souvenirs personnels de la période de guerre, mais il retrace aussi la situation des évadés et la façon dont les réfugiés français ont été traités par les autorités hongroises.

L'auteur, âgé de 87 ans, a passé deux ans en Hongrie entre 1943 et 1945. Il faisait partie des quelques milliers de prisonniers de guerre français qui s'étaient évadés des camps dispersés sur le territoire du Reich hitlérien pour se réfugier en Hongrie, pays d'accueil pour tout réfugié de guerre à l'époque.

L'œuvre se divise en deux grandes parties. La première (pp. 11-71) a pour objet la période allant de 1939 au 18 septembre 1943, jour de l'évasion réussie de René Roos. Outre la description de la vie des officiers inactifs au cours de la drôle de guerre et la présentation des tentatives d'évasion avortées, on y trouve une partie intéressante à caractère théorique sur les raisons qui justifient le désir de s'évader des prisonniers (pp. 53-57).

La deuxième partie retrace les conditions de vie des réfugiés français en Hongrie, et relate leur très périlleux voyage de retour en France via Odessa.

L'ouvrage a ceci de particulier qu'il ne chante pas uniquement de louanges de l'hospitalité hongroise envers les Français. À la page 72, par exemple, l'auteur parle « des excès de pouvoir des autorités hongroises » qui auraient été plusieurs fois à l'origine de la remise des évadés français aux Allemands. L'écrivain risque même d'aller trop loin dans son souci d'objectivité lorsqu'il prétend (p. 115) que la décision des habitants de Budapest d'abriter un Français, lors du siège de la capitale, n'aurait été fondée que sur le calcul.

Cependant, parmi les rares ouvrages français consacrés à l'histoire du séjour des évadés français en Hongrie, c'est l'un des rares à affirmer que « tous les évadés n'étaient pas des héros », eux non plus (p. 77). À noter également en faveur de l'œuvre, sa belle présentation (en couverture on trouve la célèbre photo sur le salut au drapeau français au bord du lac Balaton), les nombreuses cartes, documents photocopiés et photographies qui enrichissent considérablement le contenu. Le soin stylistique dont fait preuve l'auteur (les petites fautes d'orthographe comme « czsendör » sont pardonnables), la structure claire des événements sont autant de points forts de la publication.

On peut regretter les erreurs de datation (l'auteur se trompe en affirmant que la 2^e armée « fut envoyée sur le front russe » en janvier 1942, p. 84) et une bibliographie sommaire et assez inexacte qui saute aux yeux sans toutefois mettre en question la valeur de l'ouvrage.

Malgré ces défauts, les *Souvenirs des années 1939-1945* de René Roos sont d'une importance primordiale pour tous ceux qui veulent en savoir un peu plus sur les relations franco-hongroises durant la deuxième guerre mondiale.

PETER HORTOBÁGYI

Klára CSŰRÖS, *Variétés et vicissitudes du genre épique de Ronsard à Voltaire*, Paris, Champion, 1999, 529 p.

La condamnation générale de la production épique française des XVI^e et XVII^e siècles est depuis longtemps un lieu commun. Que ces œuvres, confondues souvent dans un même ensemble, soient ennuyeuses et quasi illisibles, personne ne le nie. La tâche que se propose l'auteur de cet ouvrage n'est pas non plus leur réhabilitation. Cela dit, il est incontestable que cette immense production littéraire était jusqu'ici fort maltraitée par la critique. Les travaux consacrés à ce sujet sont très peu nombreux et de valeur inégale. Celui de Raymond Toinet (*Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques français du XVII^e siècle*, 2 vol., Tulle, imp. De Crauffon, 1899-1907, Slatkine, 1971), jusqu'ici point de départ de toute recherche en matière épique, catalogue cent dix-huit poèmes du XVII^e siècle.

Le nombre des poèmes constituant le *corpus* établi par Klára Csűrös est plus qu'impressionnant. Le tableau chronologique et typologique présenté en annexe à l'ouvrage en compte une quantité insoupçonnée, environ trois cent cinquante poèmes entre *La Franciade* (1572) de Ronsard et *La Henriade* (1723) de Voltaire, qui constituent un ensemble plus ou moins homogène de la production épique française. L'auteur se propose d'examiner cette profusion de poèmes héroïques et l'écart surprenant entre la qualité et la quantité de ces œuvres.

Pour mener à bien cette analyse, Klára Csűrös renonce à s'imposer des limites thématiques en prétendant exploiter toutes les possibilités qu'offre la diversité du *corpus*. Celle-ci permet de cerner avec plus de précision la notion même du « poème héroïque » et peut également offrir une image révélatrice de sa naissance – car il s'agit indiscutablement d'un genre entièrement neuf qui n'a rien de commun avec l'épopée médiévale –, et de son évolution au cours de la période examinée.

La naissance de l'épopée moderne a été quasi inévitable et n'a rien de singulier. La Renaissance voulait ressusciter les valeurs de l'Antiquité et cela vaut aussi pour le domaine épique. Ce qui est beaucoup plus intéressant à examiner, c'est « l'adolescence » du genre, ses tendances évolutives avec tous « les sentiers et les chemins ».

Klára Csűrös distingue dans son *corpus* trois filiations principales (réunies sous la dénomination de « continuations »), issues de trois modèles de *La Franciade* de Ronsard, de *La Sepmaine* et de la *Judit* de Du Bartas. Chacune de ces œuvres a donné naissance à une série de poèmes qui imitent et exploitent tel ou tel aspect de ces grands modèles. Ainsi seront construites trois familles de poèmes épiques : celle des poèmes historiques (modèle : *La Franciade*), celle des poèmes encyclopédiques ou cosmogoniques (modèle : *La Sepmaine*) et celle des poèmes sacrés (modèle : la *Judit*). L'auteur consacre trois chapitres successifs à chacune de ces familles avec l'analyse détaillée de quelques œuvres représentatives.

Près de la moitié du *corpus* est à ranger parmi les poèmes historiques. L'évidente diversité et le nombre élevé des pièces ont poussé l'auteur à mettre un certain ordre et à créer une classification des œuvres en question. Les poèmes historiques se divisent en trois sous-catégories. Les *chroniques* embrassent un certain laps de temps et ne sont souvent que d'ennuyeuses généalogies encomiastiques ; les *poèmes événementiels*, non-sens et absurdités du point de vue théorique, mais ce qui n'a empêché les poètes de composer en grand nombre ces œuvres de circonstance sur toutes sortes de sujets, et enfin les *poèmes laudatifs*, phénomène européen, qui constituent en France aussi un instrument indispensable de l'apparat du pouvoir.

La sous-catégorisation s'impose également dans le domaine des poèmes encyclopédiques. La famille nombreuse issue de *La Sepmaine* se partage en deux branches principales, selon deux idées essentielles qui s'en dégagent : le sujet biblique de la Genèse et l'inventaire poétique, encyclopédique des merveilles de la création. Dans les « continuations » de l'œuvre de Du Bartas, ces thèmes n'apparaissent plus jamais ensemble, mais on y distingue des poèmes encyclopédiques, des poèmes didactiques et des poèmes eschatologiques.

Près d'un tiers du *corpus* examiné appartient à la catégorie du poème sacré. La descendance de la *Judit* se divise en poèmes hagiographiques et en poèmes bibliques. Tandis que les poèmes hagiographiques ne représentent pas une quantité significative, les poèmes bibliques ont eu une véritable floraison. Le modèle offert par la *Judit* a été massivement suivi et étendu à d'autres héroïnes bibliques.

Ce « jeu de filiation » caractérise surtout la première moitié de la période examinée. C'est dans les années cinquante qu'une *rupture* décisive s'impose, lorsque la théorie de l'épopée est prête. Cette théorie, élaborée au fil des années, nous est connue par les poétiques, les traités et les préfaces. L'auteur prend en considération une quantité importante de ces textes : environ cent trente écrits théoriques, complétés d'une quarantaine de préfaces et des principaux traités italiens.

La manière dont a été élaborée cette doctrine de l'épopée montre certaines ressemblances avec la doctrine classique, dans la mesure où les deux sont l'œuvre commune des érudits de l'époque, mais tandis que la doctrine classique est devenue au fil des années un code évident et sans équivoque, celle de l'épopée est restée un champ de bataille pour les théoriciens. L'imitation des Anciens était pratiquement le seul principe sur lequel on est arrivé à une entente générale. « Homère-et-Virgile », considérés comme une seule entéléchie, représentaient la perfection idéale, même si Virgile a une nette avance sur le poète grec. Son *Énéide* sera le modèle par excellence que suit le poème héroïque français. La leçon d'« Homère-et-Virgile », interprétée par « Aristote-et-Horace », se trouvera complétée (et compliquée) par l'apport des commentateurs italiens (Vida, Scaliger, Castelvetro) et leur influence va profondément marquer la théorie épique française. La surabondance et le caractère contradictoire de la doctrine de l'épopée viennent certainement de cette extrême diversité des modèles.

La doctrine que les théoriciens français tentaient d'imposer était trop exigeante pour qu'elle puisse être observée. Selon Chapelain, elle exigeait du poète héroïque presque autant que de son héros. Un chapitre entier de l'ouvrage de Klára Csűrös est consacré aux lois de l'épopée. Des différents textes théoriques examinés par l'auteur se dégage une théorie véritablement monstrueuse, contradictoire et surcodifiée, en grande partie responsable de l'échec du genre. En effet, on se rend compte que la théorie

du genre présente le même caractère prolifique que les poèmes héroïques eux-mêmes. Une explication du phénomène s'impose aisément, car les législateurs du genre sont, dans la plupart des cas, les poètes épiques eux-mêmes. Dans leurs écrits théoriques, ils essaient de justifier leurs écarts par rapport à la norme. « Ainsi c'est toute la pratique disparate qui se reflète dans la bigarrure de la théorie. Celle-ci, canonisée, se retourne contre celle-là et l'étouffe par ses exigences multiples et diverses » – explique judicieusement Klára Csűrös.

La doctrine rigide et contraignante du poème héroïque a donné naissance à des « produits de laboratoires », à des « dinosaures littéraires » (expression de Daniel Madelénat), qui ont valu à l'épopée française sa réputation déplorable. L'*Alaric* (1654), *La Pucelle* (1656), *Clovis* (1657), le *Saint Louis* (1658) sont tous nés après la « rupture » et fabriqués selon la « recette infaillible ». En tant que tels, ils n'ont rien de commun avec les grands modèles dont ils s'éloignent de plus en plus.

Cet éloignement des anciens modèles s'explique par l'évolution du goût de l'époque. Les poètes de la seconde moitié du siècle se trouvent devant deux exigences : celle d'une doctrine surcodifiée et impossible à réaliser qui, depuis l'incitation de Du Bellay, souhaite une épopée nationale digne d'*illustrer* la littérature française, et celle d'un public mondain, affamé d'histoire « d'armes et d'amours » et qui ne veut plus des guerriers insensibles. *Bella canant alii...* – déclare le Père Le Brun en 1661. Ce public était sous le charme du *romanzo* italien et exigeait « *le donne, i cavalieri, l'arme, gli amori* » à la manière d'Arioste. Les poètes, malgré le mépris et la condamnation générale des doctes, ont cédé à l'attente du public. Certes, ils ne visaient pas un *romanzo* français, cela aurait contredit leur résolution de doter la littérature d'un poème héroïque à sujet national, mais le goût romanesque envahit décidément leurs écrits. Or cette relâche a été fatale pour l'avenir du poème héroïque français. Klára Csűrös ne laisse pas de doutes là-dessus : « Les choses se sont gâtées avec l'intrusion massive des éléments romanesques dans ces œuvres où ils n'avaient rien à chercher ».

À la fin du siècle, des changements profonds se produisent dans les mentalités. Les idées d'héroïsme suggérées par les épopées deviennent objets de risée et donnent naissance à la caricature du genre, au poème burlesque. Les poètes dégoûtés des contraintes, du style sublime et des modèles insurpassables, travestissent les auteurs antiques. Bien sûr, leurs préférences (ou leurs vengeances) vont vers les éternels modèles, Homère et Virgile. Le genre du burlesque constitue un prélude à la *Querelle des Anciens et des Modernes*. Celle-ci est essentiellement une querelle de l'épopée, qui en consigne l'échec et clôt l'évolution homogène du genre.

Après avoir passé en revue cette immense production de cent cinquante ans et examiné les diverses voies qu'a empruntées le poème héroïque français, l'auteur prétend rectifier l'image qu'on a eue jusqu'ici du genre épique. Voici ses conclusions : il est certainement injuste de qualifier l'ensemble de la production épique comme une faillite. Que *La Franciade*, malgré son état d'inachèvement, soit restée pendant longtemps une œuvre de référence, que Du Bartas ait obtenu un succès international dès son époque, personne ne le nie. *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, méconnues par leur époque, ont été définitivement réhabilitées par la postérité. Ce sont tous des chefs-d'œuvre incontestables. Ils témoignent même d'une extraordinaire effervescence épique de la fin du XVI^e siècle qui n'existe dans aucune autre littérature. « Combien y a-t-il de *Jérusalem* et de *Paradis perdu* dans les autres littératures ? » – s'interroge Klára Csűrös.

Malheureusement, le XVII^e siècle ignorait les réussites de l'épopée française. Le siècle du bon sens et de la mesure a enveloppé la production de l'époque précédente dans une condamnation générale et les poètes prétendent repartir à zéro. Hélas, leurs dinosaures ont compromis à jamais l'épopée française.

C'est à juste titre que la formule célèbre de Malézieu, « Les Français n'ont pas la tête épique » se voit transformée dans l'œuvre de Klára Csűrös : « Ce n'est pas la *tête épique*, c'est l'*âge épique* qui manque aux Français du XVII^e siècle. » Cette mise au point judicieuse n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage, malheureusement posthume, *défendant* un genre méconnu et appelé sans aucun doute à *illustrer* toutes les recherches futurs en matière épique.

ANIKÓ KALMÁR